

# parce que c'est eux parce que c'est moi

laurent goumarre

---

Longtemps que la vidéo pornographique en a fini avec le scénario, l'historiette, on le sait ; que le hardcore pro-am et gonzo sur DVD ont mis le cinéma dehors, libéré l'image et le corps de la fiction. Restent des corps qui baisent, comme des machines si on veut et on veut bien, tout plutôt que ces histoires très bien mal ficelées que je ne supportais plus au cinéma. Chute de la fiction, des corps starisés... la pornographie n'en finit plus de s'amateuriser, des prénoms qu'on ne retient plus dans des productions anonymes que personne ne signe plus : pour une pornographie de banque d'images, sans droit ni loi, des images sans auteur, industrialisées, libérées. Tout avait changé, la pornographie elle-même, déplacée depuis l'image sexuelle jusqu'à la pratique que chacun en faisait. Il avait suffi, je m'en souvenais, de mettre quelques euros dans une cabine du Club 88, rue Saint-Denis à Paris ; Club 88 parce qu'historiquement c'est là que s'était pensé le cinéma porno en termes de cassette vidéo, en termes de consommation, ni plus ni moins, des étages de consommation, avec escalator pour des cabines qui allaient dire exactement ce qu'il en serait de notre rapport à la pornographie, et par extension, sans se forcer au cinéma. A savoir, pas de films, pas d'auteurs, tout juste des corps, juste des canaux de distribution d'images (300) sur deux écrans, des séquences anonymes de corps pour un marché du segment. C'était inscrit dans la cabine sur une petite étiquette à côté de la boîte de Kleenex, on lisait hétéro, lesbien, gay, on passait au canal black, de tant à tant c'était black, puis les femmes enceintes, bukkake asiatiques, gang bang, le choix par télécommande, assis sur son fauteuil de skaï rouge.

Et puis tout au bout, il y avait eu un jour les films des Autres. Les derniers canaux dévidaient le porno des autres, les films choisis par les autres clients des autres cabines parmi 30 000 cassettes. Bref au bout du bout, il y avait les films des voisins.

En fin de partie, quand on avait épuisé le SM, les teens, zappé la zoophilie, parce que ce n'était toujours pas notre truc, on accédait moins à ce que regardait l'autre qu'à sa façon de pratiquer sa pornographie solitaire. Ce qu'on regardait-là, c'était au-delà des images sexuelles, c'était à travers elles les accélérations, arrêts sur l'image, les trucs qu'on n'aurait pas choisis, les reviews qu'on ne comprenait pas, et que, depuis notre cabine, on ne pouvait pas modifier. Chacun assistait là au spectacle des images pratiquées par l'autre.

On ne regardait pas un film avec les autres, on n'était pas au cinéma ; on regardait ce que ça signifiait pour eux de regarder les films. C'était ça le Club 88, la nouvelle cinéphilie aussi : moins le film - sans auteur, sans début ni fin, toujours zappé d'un canal à l'autre - que le rapport des autres à l'image. Le Club 88 ce n'était déjà plus regarder du sexe, mais voir comment l'autre le regardait, comment tous nous regardions, tous mis en réseau sur trois étages.

Alors tout s'était déplacé dans la disparition forcée de la fiction et des auteurs. Ça signifiait qu'on allait arrêter avec B. Root et les autres, avec Jean-René-Noel-Clair-H-P-G. Les films pro-am s'interchangeaient leurs vignettes ; on ne tournait pas de films dans le porno, mais des vignettes qu'il s'agissait de combiner, on se foutait de l'ordre, l'ordre n'est pas pornographique. Les corps à l'image n'avaient même plus le temps de jouir, ils étaient déjà zappés sur un autre canal, parce que naturellement, on pratiquait l'image comme ils tournaient leurs prises, une histoire de distribution aléatoire et compulsive.

En quittant les salles de cinéma même spécialisées le cinéma pornographique avait perdu ses histoires, son montage-découpage, ses acteurs, et c'était bien dans cette éradication progressive de tout ce à quoi s'accroche encore tant bien que mal le cinéma tradi, comme ils disent, que la pornographie trouvait son identité radicale. Jusque dans la disparition annoncée mais jamais atteinte de l'image.

Et tout le cinéma s'était vu contaminé par cette économie de la mise en réseau des écrans d'abord du Club 88, du Net ensuite. La pornographie s'était déplacée sur ses conditions de production/diffusion, inventant du coup une pratique contemporaine des images qui nivelait, et ce n'est pas une critique, surtout pas, qui nivelait donc cinéma, télévision, jeux vidéos, documentaires, photographie plasticienne ou pas, film de famille, et j'en passe, je passe sur tout, je ne fais pas de cas par cas.

La pratique du porno avait tué le cinéma : « cinéma pornographique » ça n'a plus de sens, même pas oxymorique. La pornographie avait quitté l'image, s'en était dissociée. Elle atteignait ce quelle était essentiellement : une pratique du regard, non pas encore sans images, mais à travers elles.

